

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 36

Artikel: De l'énergie !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Il n'y a que cela de bon, ma chère, les prés, les bois, les fleurs... Mon mari m'apprend la botanique.

Cette conversation de deux jolies femmes, que le hasard me fit rencontrer, l'autre jour, sur Montbenon, me suscita l'idée de connaître un peu le goût de nos charmantes snobinettes pour la vie campagnarde ou alpestre. Voici.

Pendant tout l'hiver, et sans rien perdre des plaisirs de cette saison brillante — concerts, bals, théâtre, cinémas, conférences littéraires et autres — elles soupirent après le retour du printemps, ne rêvent que promenades au clair de lune, déjeuners sur l'herbe, ascensions et flâneries ; le mois de mai arrive enfin ; *cependant* — il y a déjà un tout petit « *cependant* » — les beaux jours sont encore incertains, les matinées sont trop fraîches, et, d'ailleurs, on ne veut pas perdre la saison d'opéra, ni les derniers concerts. On voulait partir au premier de juin, mais les ouvriers n'avaient pas encore aménagé la salle à manger du chalet, dont on a changé les boiseries. Enfin, pour le quinze, tout est prêt. On part. On arrive à St-Phare, on s'installe.

Les premiers moments sont délicieux. Madame, très sémillante en un déshabillé de couleur claire, se multiplie, donne des ordres, assigne à chacun sa place, fait des projets, gronde les enfants, querelle la domestique et sermonne son mari. Tout cela l'occupe terriblement et la fatigue outre mesure. Tant et si bien que le soir, à la nuit tombante, elle se couche en regrettant son bon lit de la veille. Mais, bah ! à la guerre comme à la guerre.

Madame adore la campagne. Mais, dès le lendemain, par habitude ou désœuvrement, elle ne pense plus qu'aux moyens de l'oublier et d'y rappeler les « amusements » citadins. Et, d'abord, on lance quelques invitations aux amies snobinettes qui n'ont pas l'heur de posséder un chalet à St-Phare. Ces dames ne se font pas prier et le salon — car il y a un salon au chalet — prend aussitôt l'apparence d'une aimable potinière.

A midi, la cloche sonne le diner dont le menu diffère peu des menus citadins — il y a le téléphone au village, on communique avec le boucher et l'épicier si aisément. — De temps à autre, quelques fraises des bois avec de la crème fraîche, donnent une petite note champêtre au repas accoutumé. L'après-midi se passe en lectures. Ces dames ont emporté quelques romans nouveaux, le cabinet littéraire envoie les revues. Et on lit en somnolant à l'ombre. C'est délicieux, ma chère !

Vers six heures, la cloche sonne le souper.. On passe dans la salle à manger. Les hommes ne sont pas nombreux, retenus en ville par leur travail, ils ne viennent que le samedi soir pour repartir le lundi matin. Cependant, le repas n'en est pas moins soigné et servi de façon parfaite. Mais, au dessert, des framboises exquis provoquent, naturellement, l'éloge de la campagne, sur laquelle ces dames se préparent à dire les plus jolies choses du monde, lorsque la maîtresse du logis déjoue toutes les prétentions en apprenant à ses convives que ces framboises sont arrivées le matin même, expédiées par le marchand-primeur.

A cet instant, vient le facteur. Et ces dames se précipitent sur les nouvelles fraîches comme si elles avaient quitté la ville depuis trois ans pour une expédition polaire. On s'arrache les journaux, on papote, on ergote, on picote ; le temps passe. Il est huit heures.

— Faisons-nous un tour ? propose Madame.

C'est décidé. Cependant, le temps est humide, le serain à ses dangers, ces dames n'iront pas à lui. Une petite « pistée » au village, voilà tout. On rentre à neuf heures. Que faire ? Les jeux innocents ne sont plus à la mode, les cartes n'intéressent pas tout le monde, les disques du gramophone sont désuets, la conversation languit. L'ennui gagne. avec ces journées toutes pareilles, chacun se crée des affaires pour avoir un prétexte d'aller passer un jour à Lausanne. Ces petits voyages deviennent de plus en plus fréquents, et les premiers jours de septembre ramènent enfin à leur appartement d'excellentes petites dames,

toutes heureuses de retrouver un confort qu'elles n'auraient, pensent-elles, jamais dû quitter.

FAUSSES PERLES

LEUNE, élégant, il fait montre de son ignorance et parade de son snobisme. Son pantalon bouffant, sa dent d'or et ses cheveux ondulés évoquent à la fois Hermès et Aphrodite maquillés au point de s'identifier de la plus curieuse façon. Mais, à lui seul, il occupe presque un compartiment du wagon. Ses pieds traînent avec une impertinente nonchalance sous la banquette de ses voisins. Le buste penché en avant, la chevelure rejetée en arrière d'un geste savant de la main, cet incomparable spécimen de « modern style » obstrue scandaleusement la circulation dans le couloir transversal.

Une dame âgée est mise ainsi dans l'obligation de lui demander pardon ; l'ineffable personnage, apparemment plongé dans la lecture de l'*Action française*, ne se dérange pas pour si peu ; une vieille femme, ça ne compte plus, à notre époque.

Le gandin se prélassé. Ses vêtements, du plus chic genre anglais, exhalent un parfum de sérail et la fumée de sa cigarette dessine des croissants égyptiens. Et lui, prototype de l'« aliboron » d'après-guerre, couvert de bagues et de colifichets, riche, fat et pédant, sublime incarnation de l'orgueil et de la bêtise, lui l'« incroyable », il se renverse maintenant sur son siège et se compose une attitude de glorieux incompris qui cherche à faire école.

A côté de ce « gentleman » du genre « macaque », deux voyageurs se font tout petits. Quelle est donc cette « perle » exotique qui demande tant de place sous le soleil ? L'homme étale en ce moment avec ostentation un numéro du *Popolo d'Italia*. Mais ni sa boutonnière, ni sa cravate ne s'ornent d'un faisceau de lecteur ! Essayons de lui parler la « lingua nobilissima » des épouées, celle du Risorgimento et du Fascio.

Le snob, surpris, déguise péniblement sa confusion et il répond, avec embarras, dans un français affecté où perce parfois un reste de ce bon accent vaudois qui est notre marque de fabrique : « Je regrette, monsieur, parlez-vous français ? Je préfère, pour ma part, m'exprimer dans cet idiome ! »

Et, ayant raté son effet, l'homme rengaine son *Popolo d'Italia* pour s'absorber dans la lecture du journal cher à Maurras.

Ce n'était pas une perle.

C'était du « toc » !

Voilà, me dis-je, un Vaudois qui a mal tourné.

A. Mex.

DE L'ÉNERGIE !

NON, monsieur Poulet, non, votre service ne marche pas, vos employés sont continuellement absents, ou, quand, par hasard, ils viennent à leur bureau, c'est pour jouer au bouchon ou se livrer à des assauts de boxe ! C'est du Courteline, monsieur, ce n'est pas de l'Administration !

Ici, monsieur le chef de division, satisfait de sa péroration, fit une pause et daigna sourire. Le pauvre Poulet ne riait pas, lui : il avait plutôt la chair de poule.

Assis sur un coin de chaise dans la proportion de dix pour cent, il donnait l'impression d'un jeune moineau en équilibre sur un fil télégraphique.

Pour se donner une contenance, tandis que déferlait sur sa falote personne le flot impétueux des remontrances hiérarchiques, il tentait, avec une ardeur digne d'un meilleur résultat, d'introduire son pouce dans la boutonnière trop étroite du revers de son veston...

Le chef de division reprit :

— C'est votre faute, vous ne sévissez pas. On croirait, ma parole, que vous avez peur de vos employés ; vous n'osez seulement pas leur faire une observation ! Sévissez, monsieur Poulet, sévissez ! Un peu d'énergie, que diantre ! De l'énergie, toujours de l'énergie, encore de

l'énergie, comme disait... heu... comme disait... Chose... Machin...

Et pour suppléer à son manque de mémoire, monsieur le chef de division heurta de trois tapes vigoureuses le bras de son fauteuil et se leva, indiquant ainsi que l'algarede était terminée.

M. Poulet poussa un soupir de satisfaction : son pouce avait enfin réussi à vaincre l'opiniâtre résistance de la boutonnière.

Voyant son chef debout, il se leva à son tour pour prendre congé.

Il s'aperçut alors, avec terreur, que son pouce, après avoir fait tant de façons pour entrer... refusait maintenant de sortir...

Et tandis que le chef de division le poussait vers la porte, en répétant : « De l'énergie ! De l'énergie ! » le pauvre Poulet secouait désespérément sa main accrochée à son veston, sans parvenir à la libérer.

Ses efforts triomphèrent, enfin ! Mais peu s'en fallut que sa dextre, brusquement libérée, n'allât irrévérencieusement heurter le ventre directorial !

Le malheureux Poulet rentra dans son bureau, le crâne en feu, le pouce à vif et la boutonnière arrachée. Anéanti, hébété, les yeux vagues, il s'affala dans son fauteuil et... machinalement son pouce se dirigea à nouveau vers la boutonnière...

Poulet l'arrêta à temps et, se levant d'un bond, envoya trois coups de poing sur son bureau, en vociférant : « De l'énergie ! De l'énergie ! De l'énergie ! J'en aurai ! »

Deux heures plus tard, monsieur le chef de division, passant devant la porte du bureau de Poulet, entendit celui-ci crier à tue-tête :

— Oui, messieurs, je suis très mécontent de vous ! Ça ne peut pas durer comme ça ! Vous êtes de très mauvais employés, paresseux et inexactes ! Vous ne mettez jamais les pieds au bureau et vous passez votre temps à y jouer au bouchon ! Ce n'est pas de l'Administration, messieurs, c'est du Chose... du Machin ! ! !

— Ah ! ah ! fit le chef de division, il se décide enfin à leur laver la tête ! Voyons...

Et il pénétra dans le bureau.

Il resta abasourdi sur le seuil...

Poulet, dans son cabinet, était seul, absolument seul : Debout, devant le miroir, il donnait une leçon d'énergie !...

CANDEUR RUSTIQUE

LE père Gouju, un vieux fermier d'un village où le progrès n'a pas encore marché à pas de géant, a vendu deux vaches à un gros acheteur de bestiaux, Lemouron, qui lui donne en paiement un chèque. Gouju fait la grimace devant ce simple papier où il y a des choses écrites, qui ne lui disent rien, et pour cause.

— Qu'est-ce que vous me donnez là, monsieur Lemouron ?

— Oh ! voyons, père Gouju, ignorez-vous que c'est un chèque ?

— Un chèque ?... Un chèque ? Je ne connais pas bien cette monnaie-là... Encore si c'était du papier avec du bleu penturluré, on comprendrait, mais cette feuille-là... Je peux à peine lire ce qu'il y a dessus. C'est mal écrit. Regardez bien !

— Père Gouju, vous êtes toujours le même et ce ne sera jamais la confiance qui vous étouffera ! Rassurez-vous, présentez ce papier, comme vous l'appellez, à la banque dont vous avez l'adresse et l'on vous donnera de quoi nourrir vos gens et vos bêtes, c'est-à-dire du bon argent comptant. Allez, père Gouju, soyez sans crainte.

— Hum ! Je voudrais bien vous croire, monsieur Lemouron, mais c'est égal, c'est pas comme de l'argent qui sonne, ces papiers-là !

Dès le lendemain, le père Gouju, qui avait hâte de voir le « phénomène », se rend à la ville, présente son chèque qui est, naturellement, payé comme par enchantement. Tout à fait émerveillé, il va, quelques jours plus tard, à un marché voisin dans le seul but de rencontrer M. Lemouron. Celui-ci l'aperçoit de loin.